

Fontes



légendes

de Fontenay-aux-Roses



Titre : Contes & Légendes de Fontenay-aux-Roses

Édition : Ville de Fontenay-aux-Roses - Conception éditoriale : Pôle Communication et Vie Locale

Illustrations originales : Adrien Bonnafous - Mise en page : Service Communication

Données historiques : Service des Archives

Texte original : Documents et souvenirs par Antoine Guillois (1907)

Adaptation des récits et relecture : Équipe Communication & Vie Locale

Impression : Reprographie municipale

Contes et légendes de Fontenay-aux-Roses

Le livret de contes que vous vous apprêtez à lire n'aurait jamais existé sans la quête patiente d'un Limougeaud : Antoine Guillois (1855-1913). Entre 1904 et 1907, en parallèle de la rédaction d'un ouvrage sur l'histoire de Fontenay-aux-Roses, cet érudit a collecté auprès d'un habitant resté anonyme les dictons, les contes, les légendes qui avaient cours avant le XIX^e siècle.

Vers 1908, lorsque Antoine Guillois quitta le 21 rue Ledru-Rollin pour s'établir à Auxerre (Yonne), son manuscrit *Documents et souvenirs* avec ses contes réunis en annexe fut remisé dans un tiroir de la mairie. C'est le maire Léon Desforges, déjà aux commandes de la Ville lors du passage de Guillois, qui fit dactylographier et relier le travail de son ami lors de son second mandat (1919-1923) et le préserva ainsi d'une probable disparition.

En 1935-1936, les Châtenaisiens Claude et Jacques Seignolle furent les premiers à exploiter cette source inédite dans le cadre de leur ouvrage *Le folklore du Hurepoix* pour lequel ils visitèrent 170 villes à bicyclette. Le livre publié dans la foulée, et réédité en 1978, fait toujours autorité.

Quant au manuscrit et au tapuscrit d'Antoine Guillois, après avoir été conservés dans une armoire de la bibliothèque municipale, ils ont été déposés aux Archives municipales dans les années 2000.

Connus de quelques initiés, les contes exhumés durant la Belle époque vont connaître en ce Noël 2025 une nouvelle jeunesse.

Bonne lecture !

David DESCATOIRE,
archiviste municipal

Remerciements

Ce livre est le fruit d'un travail partagé, passionné, et profondément ancré dans l'esprit de Fontenay-aux-Roses.

Nous tenons à exprimer notre gratitude à toutes celles et ceux qui ont contribué à redonner vie à ces contes et légendes, témoins de l'âme singulière de notre ville.

Un immense merci à l'ensemble des services de la Ville qui ont prêté leur regard, leurs connaissances, leur énergie et leur enthousiasme.

Un merci tout particulier à l'illustrateur Adrien Bonnaïfous, dont le talent et la sensibilité ont offert à chaque histoire une lumière nouvelle.

Nous remercions également l'association Lire et faire lire qui prête sa voix et son enthousiasme à la création des podcasts, renouant ainsi avec la grande tradition de la transmission orale des contes et légendes qui ont façonné notre imaginaire collectif.

Enfin, merci à toutes celles et tous ceux qui, en lisant ces pages, feront vivre encore un peu plus les mystères, les fées et les trésors cachés qui habitent Fontenay-aux-Roses. Puissent ces histoires continuer à circuler, à inspirer, et à révéler la beauté discrète mais puissante de notre ville.



Sommaire

Page 6 : L'escargot qui parle

Page 14 : Le bûcheron de la Fosse Bazin

Page 20 : La bête Farrigaude

Page 26 : Loups-garous & Aïdents

Page 32 : Trésors cachés & oubliettes

Page 38 : Les murmures de l'eau

Page 44 : Les plaintes de Fontenay





L'escargot qui parle

Il était une fois, dans les profondeurs boisées de la Fosse Bazin, un petit être qu'on remarquait à peine. Les bûcherons, solides comme des chênes, faisaient parler d'eux pour leurs exploits ou leur tête qui tombe, la bête Farrigaude alimentait les récits les plus sombres, et les loups-garous passaient pour des figures incontournables des veillées d'hiver. Ces personnages hauts en couleur étaient alors les véritables célébrités locales. Mais qui donc aurait pensé qu'un escargot, si minuscule et si lent, entrerait un jour dans la mémoire des Fontenaisiens ?

Et pourtant, les anciens racontaient qu'il en fut ainsi. Un escargot pas comme les autres, qui, après des années de patience et d'épreuves, finit par prononcer une parole... une seule, mais si bien tournée qu'elle fit le tour des veillées et lui donna une gloire inattendue.

C'est cette histoire, étrange et drôle, que l'on murmurait encore à Fontenay, quand les enfants demandaient un conte avant d'aller dormir... ou quand les parents voulaient encourager les plus jeunes à persévérer malgré les obstacles.

Autrefois, la Fosse Bazin n'était pas seulement ce vallon boisé et abrupt qu'on imagine : c'était aussi un lieu de travail acharné. Tous les sept ans, les bûcherons y pratiquaient la coupe des arbres. On ouvrait alors de larges chemins dans la terre grasse pour y faire passer les lourdes charrettes chargées de troncs. Pendant des mois, le va-et-vient des roues marquait la forêt, laissant des ornières profondes où l'eau s'accumulait. Puis, une fois les bois vidés, la nature reprenait ses droits et, durant sept autres années, plus aucune roue ne passait par là.

C'est dans l'une de ces ornières qu'un petit escargot, maladroit ou distrait, glissa un jour. La terre humide et les parois glissantes formèrent pour lui un piège sans issue. Le pauvre s'y retrouva prisonnier, réduit à vivre de quelques herbes tombées par hasard au fond de son trou.

Les jours passèrent, puis les saisons, et bientôt les années. L'escargot, obstiné, tentait parfois de grimper sur les parois, mais ses efforts restaient vains : il retombait toujours, trop faible, trop lent. Pourtant, il ne renonçait pas.

Sept longues années s'écoulèrent ainsi. Sept années à répéter le même effort, toujours infructueux, mais toujours recommencé. Son ascension manquée devenait un rituel, sa chute une épreuve familière. Et chaque nouvelle tentative, si lente, si minuscule, semblait dire : « J'essaierai encore. » Car si sa force était faible, son abnégation, elle, ne connaissait aucune limite.

Puis, un matin, après sept années de patience et d'efforts, l'escargot trouva enfin la force de se hisser hors de son trou. Centimètre après centimètre, il collait sa coquille contre la paroi humide, avançant avec une lenteur héroïque. Et cette fois, il ne retomba pas.

Arrivé au sommet, il se redressa fièrement, ses antennes frémissantes comme pour saluer le monde. Libre ! Après tant d'années, il pouvait enfin respirer l'air vif de la Fosse Bazin et contempler la forêt.



Mais voilà qu'au même instant, le bruit familier d'une roue de charrette retentit sur le chemin. Les bûcherons étaient revenus pour une nouvelle coupe, et la première charrette s'engageait déjà dans l'allée.

L'escargot, grisé par son exploit, bomba la coquille et dressa ses antennes vers le ciel. Après sept années d'efforts silencieux, il ne put s'empêcher de fanfaronner.

Déjà la charrette s'avavançait, grinçante et pesante, tirée par un cheval aux sabots lourds. Ses roues de bois, noircies par l'usage, mordaient dans la terre et faisaient trembler le sol. L'escargot, trop occupé à savourer sa victoire, ne songeait pas à se mettre à l'abri.

La charrette était maintenant si proche que l'ombre du cheval couvrit la coquille du petit escargot. Le sol vibra sous le poids, les sabots claquaient comme des coups de tonnerre sur la terre gelée.

Au tout dernier instant, l'une des roues heurta une vieille ornière et fit un léger écart : assez pour que l'escargot échappe à la mort d'un cheveu.

Alors, après sept années de silence et d'efforts vains, sa voix jaillit soudain, puissante et claire, comme un souffle contenu trop longtemps. Elle résonna dans toute la forêt, roula jusqu'aux oreilles des oiseaux, grimpa dans les branches, et alla même disputer les bûcherons de leur imprudence :

— « Hein ! Tout de même... si l'on n'était pas un peu vif, comme l'on se ferait écraser ! »

Les bûcherons, témoins de la scène et ayant entendu le cri, s'arrêtèrent net. Ils éclatèrent de rire devant le côté cocasse et surprenant de l'instant : imaginer un escargot morigéner des hommes et se vanter de sa vivacité !

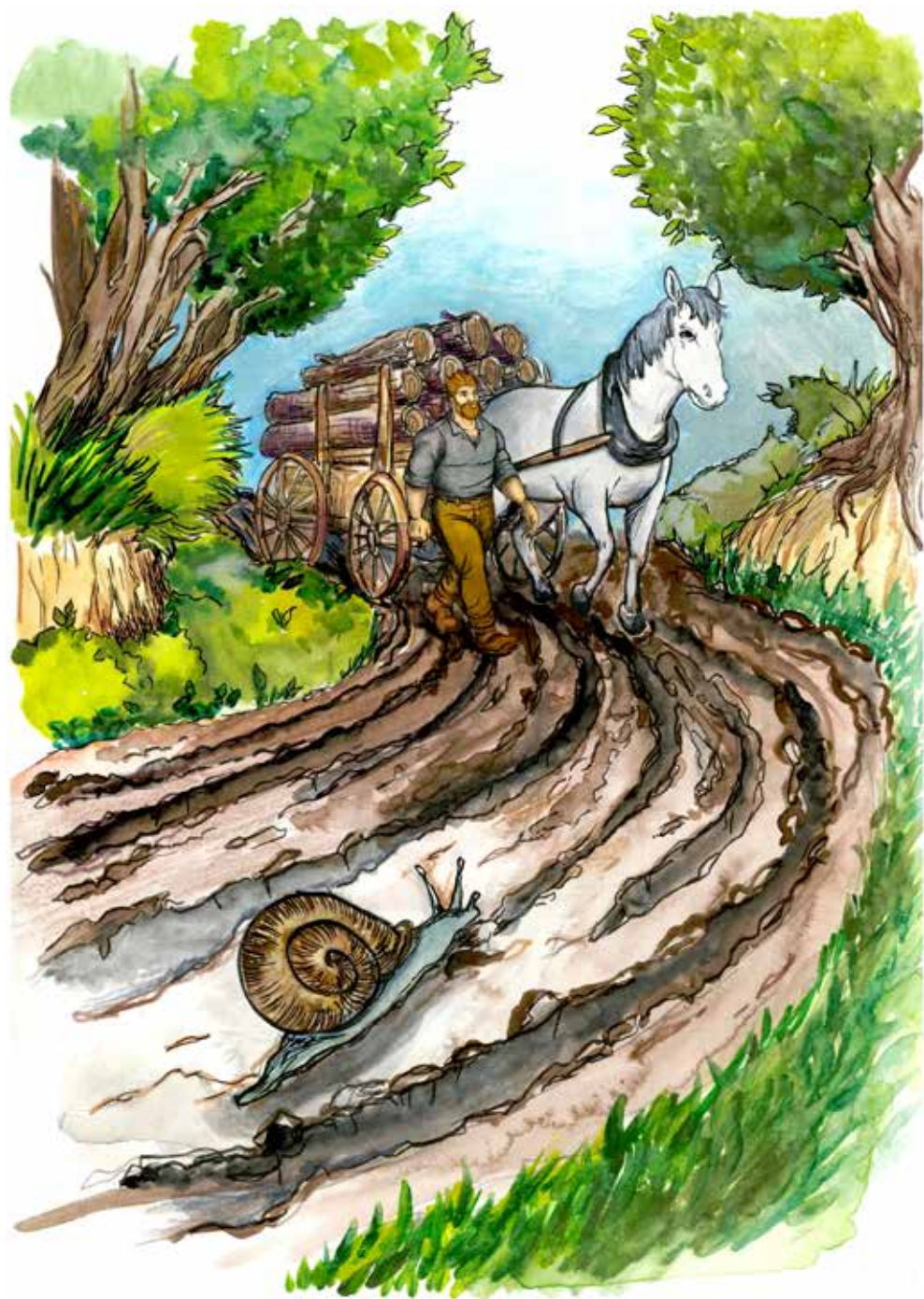
La scène fit aussitôt le tour de la Fosse Bazin. De veillée en veillée, on s'en amusa, on se moqua de l'animal, on railla son air important et ses paroles démesurées. Mais, à force de raconter l'histoire, les sourires changèrent de nature. Petit à petit, et aussi lentement que la progression d'un escargot,

on en vint à admirer son obstination. Car il avait survécu sept années dans une ornière, persévéré sans relâche et trouvé la force d'élever la voix au moment décisif.

Ainsi, d'objet de moquerie, l'escargot devint exemple. Et son nom, d'abord répété pour rire, entra doucement dans la mémoire des habitants de Fontenay.

Ainsi, à Fontenay, on se souvient qu'il n'est pas besoin d'être grand, fort ou rapide pour entrer dans les mémoires. Un peu de patience, beaucoup de persévérance... et parfois une voix qui ose se faire entendre, suffisent pour devenir un héros de veillée.

C'est en cela que l'escargot de la Fosse Bazin nous a laissé sa leçon : la lenteur n'empêche pas la gloire, surtout lorsqu'elle s'accompagne d'un peu d'audace !



L'escargot qui parle

Dans la Fosse Bazin, les contes et légendes se succédaient,
Bûcherons sans têtes et loups-garous faisaient frémir le village de Fontenay.
C'est dans ce bois si dense que vivait un petit escargot si petit et si discret.
Nul ne le voyait et pourtant, il avançait et jamais ne s'arrêtait.

Un jour, il tomba dans une ornière, humide et profonde,
Et y resta prisonnier durant sept longues années, loin du reste du monde.
Pendant sept ans, il grimpa, retomba et recommença,
Jamais découragé, toujours il s'accrocha.

Puis enfin, le sommet se dessina devant ses yeux,
Il devint ainsi libre sous un ciel radieux.
C'est à ce moment qu'une charrette arriva, énorme, en grinçant,
L'escargot, alors, frissonna devant cet instant.

D'un coup, l'escargot s'exclama pour la première fois,
« Hein ! Tout de même...si l'on n'était pas un peu vif,
comme l'on se ferait écraser ! »
Les bûcherons présents rirent en entendant cette drôle de petite voix,
Et la forêt tout entière retint ce conseil avisé.

De moqueries naquit un respect sincère,
Car la lenteur n'empêche pas d'atteindre les sommets et d'être fier.
Même le plus petit, humble et discret,
Peut un jour montrer qu'il est grand et parfait.





Le bûcheron de la Fosse Bazin

On raconte qu'autrefois, bien avant que les rues ne s'illuminent de lanternes et que les maisons ne se couvrent de tuiles, les soirs d'hiver à Fontenay-aux-Roses étaient rythmés par les veillées. Autour du feu, les anciens partageaient des histoires qui faisaient frissonner ou éclater de rire. Parmi elles, il en est une que l'on chuchotait avec un sourire malicieux, tant elle mêlait la peur à l'absurde : celle du bûcheron de la Fosse Bazin.

La Fosse Bazin... Ce nom, les habitants le connaissent encore aujourd'hui. Il désigne la pente abrupte qui descend du panorama, juste en contrebas de l'actuel stade, jusqu'à la rue qui porte ce nom. Jadis, c'était un bois sombre, aux pentes raides, où le vent sifflait entre les chênes et les châtaigniers. On disait que le soleil lui-même hésitait à y entrer, tant l'ombre y régnait en maître. Et dans cette obscurité, chaque craquement de branche pouvait passer pour le pas d'une créature tapie dans l'ombre.

C'est là que travaillaient les bûcherons, robustes et courageux, affrontant le froid et la rudesse des arbres pour gagner leur pain. Parmi eux, l'un se distinguait : un homme simple et solide, qui passait ses journées à abattre, tirer et faire rouler d'énormes troncs sur ces pentes glacées, le souffle court mais le cœur vaillant.

Ce matin-là, la gelée avait recouvert chaque feuille, chaque pierre et chaque branche d'une fine croûte de cristal. Le souffle de l'hiver transformait la Fosse Bazin en un immense miroir glacé où le moindre pas résonnait comme un craquement sinistre. Mais le bûcheron ne s'en souciait pas : le travail l'attendait et les troncs, déjà abattus, devaient être descendus jusqu'au bas de la pente.

Il n'était pas homme à se plaindre. D'un pas ferme, les bras noueux, il s'attelait à sa tâche comme à l'ordinaire. Ses outils simples – une hache, une scie et une corde – suffisaient à dompter ces géants de bois. Le froid mordait ses joues, mais son front perlait de sueur tant l'effort était rude. Tronc après tronc, il faisait rouler les énormes billes de bois, les guidant avec adresse le long de la pente gelée.

À mesure que la journée avançait, ses compagnons s'étonnaient de sa vigueur et de son entêtement. Tandis que certains prenaient le temps de souffler, lui continuait, refusant de céder à la fatigue. Dans ce bois où le silence n'était brisé que par l'écho des troncs dévalant la pente, il semblait invincible, maître du danger.

Mais voilà qu'alors qu'il s'attaquait au dernier tronc, le plus massif de tous, la glace se fit perfide. La bille, plus lourde que les autres, dévalait la pente avec une vitesse incontrôlable. Le bûcheron, sûr de lui, tenta de la retenir, posant ses mains calleuses sur le bois glacé pour le guider hors des ornières profondes.

Un pas de trop, un appui mal assuré, et le destin bascula. Son pied glissa sur une pierre verglacée. En un instant, il fut entraîné par le poids colossal du tronc, prisonnier de cette course fatale. Le bois roulait, bondissait, cognait, et lui, accroché malgré lui, n'était plus qu'un pantin emporté dans la descente.

À mi-pente, le malheur s'accomplit : son cou heurta une pierre en forme de biseau. Sous la violence du choc, sa tête se détacha net, roulant à part tandis que son corps s'affaissait dans la neige.

Un silence glacé s'abattit sur la Fosse Bazin.

Les compagnons, restés plus haut, poussèrent un cri d'effroi. En se précipitant, ils découvrirent le corps sans tête du malheureux et, un peu plus loin, sa tête reposant sur la neige, les yeux clos comme endormis. Le sang, au lieu de couler, semblait figé par la morsure de l'hiver.

— « Vite, vite, ramassez-la ! » s'écria l'un d'eux, la voix tremblante.

Dans la panique, deux hommes prirent la tête et la replacèrent soigneusement sur le cou du bûcheron, comme si un miracle pouvait encore se produire. Et ce miracle advint. Car à peine la tête eut-elle touché la plaie que la gelée, vive et mordante, fit son œuvre. Elle referma la blessure comme on soude deux blocs de glace.

Un souffle rauque sortit des lèvres du bûcheron. Ses paupières frémirent, puis s'ouvrirent. Lentement, il se redressa, vacillant, sous les regards muets de ses compagnons.

Certes, il était pâle comme la neige, la voix éraillée par un rhume terrible, mais il était debout, vivant, comme si rien ne s'était passé. On eût dit que la mort elle-même avait glissé sur le verglas de la Fosse Bazin.

Le soir venu, le bûcheron retrouva la chaleur de sa chaumière. Le feu de cheminée crépitait joyeusement, jetant des éclats rouges sur les poutres noircies. Assis près des flammes, le col emmitouflé, il se réchauffait en reniflant bruyamment. Sa femme, inquiète, ne cessait de le questionner, mais lui ne répondait qu'avec des grognements étouffés : sa gorge était enrouée et ses narines bouchées comme deux cheminées mal ramonées.

Soudain, un éternuement le secoua si fort qu'il en fit trembler les assiettes de l'étagère. Il porta la main à son nez, souffla avec vigueur... trop de vigueur ! Dans son élan, au lieu de se débarrasser de son rhume, il envoya sa tête entière voler droit dans l'âtre.

— « Nom d'un fagot ! » s'écria sa femme en bondissant.

La tête roula entre les bûches et, un instant, on vit ses yeux briller comme deux braises. Puis un grand « PAF ! » retentit, suivi d'un petit sifflement : la tête venait de disparaître dans les flammes, comme un vieux marron qui éclate.

Sa femme, pétrifiée, resta bouche bée. Elle se pencha vers la cheminée, espérant encore voir revenir son mari... mais il ne restait que le feu qui pétillait joyeusement, comme s'il se moquait d'elle.

Les voisins, alertés par les cris, accoururent à la chaumière. Ils découvrirent la femme, immobile devant l'âtre, ses mains tremblantes serrées contre son tablier. On ne voyait plus trace du malheureux bûcheron : seulement des flammes dansantes qui dévoraient avec entrain ce qu'il restait de sa tête.

— « Il est perdu... » murmura l'un d'eux, en ôtant son bonnet.

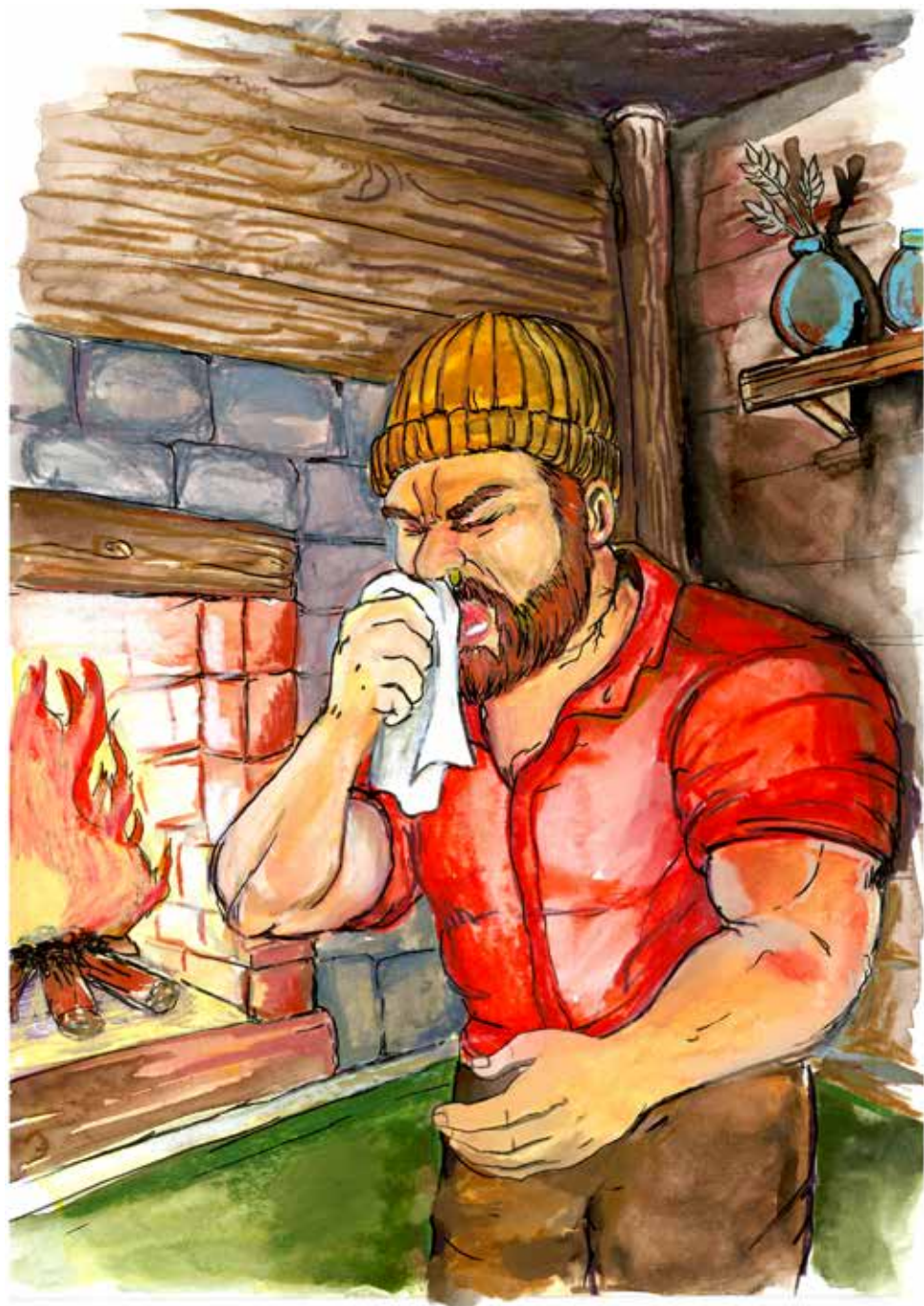
— « Quelle fin, tout de même... » ajouta un autre, partagé entre la stupeur et l'incrédulité.

On tenta bien d'écarter les bûches, de fouiller entre les braises, mais tout avait disparu dans un nuage de fumée piquante. Il ne restait rien à sauver, sinon le souvenir d'un homme vaillant, qui avait défié le gel et la mort une première fois, pour finalement succomber... à un simple coup de mouchoir trop vigoureux.

Ainsi s'acheva l'étrange destin du bûcheron de la Fosse Bazin.

Depuis ce temps, on raconte que le vent qui souffle sur le panorama porte encore l'écho de ses éternuements, comme un avertissement discret à qui veut l'entendre. Et certains soirs d'hiver, quand on descend la rue de la Fosse Bazin, on jurerait que la gelée mord plus fort qu'ailleurs, comme pour rappeler l'étrange destin du malheureux bûcheron.

Car la force, si grande soit-elle, ne protège pas de tout. Il vaut parfois mieux garder prudence en toute circonstance... même quand on se mouche !





La bête Farrigaude

C'était un soir d'hiver, à Fontenay, quand la neige s'engouffrait dans les cheminées et que le vent claquait contre les volets. Les enfants, serrés les uns contre les autres, s'étaient réunis dans la petite maison de la vieille mère Jeanplé. Assise près du feu, ses mains ridées croisées sur son tablier, elle aimait à raconter les histoires de la ville, qu'elle tenait de ses propres grands-parents.

Ce soir-là, sa voix rauque emplit la pièce :

— « Mes petits, vous connaissez tous la Fosse Bazin. Mais savez-vous qu'autrefois, un loup terrible hantait nos bois ? On dit qu'il fut pris et pendu à Malabry, tant ses ravages étaient grands. Eh bien, son histoire n'est pas qu'une légende... et la réalité est encore plus effrayante. Laissez-moi vous conter l'histoire de cette bête qui n'était pas qu'un simple loup... On l'appelait la bête Farrigaude. Certains vous diront que ce n'est qu'un récit de vieille femme... mais qui sait ? Peut-être rôde-t-elle encore autour de chez nous !

Elle s'interrompit, laissa l'ombre des flammes danser sur son visage vieilli par le temps, puis ajouta d'un ton mystérieux :

— « La bête Farrigaude n'était pas qu'un simple loup. Oh non ! Chacun en faisait un portrait différent la rendant encore plus effrayante. À Fontenay, on la décrivait comme un chien énorme, au pelage noir comme la nuit, aussi grand qu'un veau et dont les yeux rougeoyaient comme deux braises. Mais par-delà... »

Elle baissa le son de sa voix, comme pour confier un secret :

— « ... au Plessy, de Chesnay-Rocquencourt à Ville-d'Avray, en passant par La Celle-Saint-Cloud et Versailles, on l'avait vue. Non plus comme un simple loup, mais comme un monstre gigantesque, à tête de lion, cornu et rugissant dans la nuit. »

Dans la pièce, les enfants frissonnèrent. L'ombre projetée sur le mur par la vieille femme semblait soudain se gonfler, des crocs aiguisés et des cornes apparaissaient, et l'on aurait juré voir se dresser la silhouette de la Farrigaude elle-même.

Elle leva son doigt noueux et son ombre se déforma sur le mur.

— « Son rugissement, disait-on, était si monstrueux qu'il fendait l'air et s'entendait sur des kilomètres ! »

La vieille femme marqua un silence, puis se pencha vers les enfants, qui retenaient leur souffle.

— « Qu'elle fût chien, loup ou monstre cornu, tous s'accordaient sur un point : la Farrigaude guettait les imprudents. Elle surgissait sur les chemins, sans prévenir, pour terrifier ceux qui rentraient tard, et malheur à celui qui croisait ses yeux de braise dans la nuit. »

La mère Jeanplé reprit son récit d'une voix basse, tel un murmure, obligeant les enfants à tendre l'oreille :

— « On dit qu'une nuit d'hiver, un homme du village s'était attardé sur la place animée de Fontenay. Il avait trop longtemps prolongé sa soirée dans un bar de la place bien connu des noceurs, et s'en retourna tardivement chez lui jusqu'aux abords de la Fosse Bazin où il habitait. Ce soir-là, la lune s'était cachée derrière les nuages et un vent glacé sifflait dans les branches. »

Elle marqua une pause, le regard fixé sur les flammes, comme si elle revivait la scène.

— « Soudain, il crut entendre un pas derrière lui ! Puis un autre. Pas de bottes, non... mais une foulée lourde, traînante, qui s'enfonçait dans la boue. Il accéléra, mais le bruit était toujours présent. C'est alors que deux yeux flamboyants aussi rouges que des braises apparurent dans l'obscurité. »

La vieille leva brusquement la tête vers les enfants, qui sursautèrent.

— « La Farrigaude se dressait derrière son dos ! »

— « L'homme pressa le pas, le cœur battant. Mais chaque foulée semblait suivie d'un autre pas, plus lourd, plus proche. Bientôt, il se mit à courir, ses chaussures claquant sur les pavés, glissant sur la boue glacée. Derrière lui, le souffle rauque de la bête émanait dans la nuit. »

La mère Jeanplé mina un grognement sourd et plusieurs enfants frémirent.

— « Des habitants de la rue Boris Vildé qui jurèrent l'avoir aperçue racontèrent qu'à chaque tournant, les yeux rouges de la Farrigaude jaillissaient devant lui, comme si elle pouvait surgir partout à la fois. On dit qu'elle bondissait d'un fossé, puis réapparaissait dans un arbre, et qu'à chaque fois sa gueule s'ouvrait, immense, sans qu'aucun son n'en sorte... si ce n'est le souffle du vent qui glaçait jusqu'aux os. »

Elle fit une pause, regardant au loin comme pour y voir le souvenir de son récit.

— « Certains prétendent que l'homme parvint à regagner la place du village, blême, les cheveux dressés de peur, et qu'il ne parla plus jamais de cette nuit. D'autres racontent qu'on ne le revit jamais, comme s'il s'était éteint à mi-chemin, avalé par l'ombre de la Fosse Bazin. »

Renfilant son châle, la vieille femme reprit avec gravité :

— « Après cette énième attaque, les villageois en eurent assez. Trop de colère, trop de frayeurs. Une nuit d'hiver, ils se rassemblèrent sur le parvis de la mairie : chasseurs, bûcherons, paysans, tous armés de fusils, de fourches ou de simples bâtons. On décida qu'il fallait en finir avec la Farrigaude. »

Sa voix devint plus sombre :

— « On descendit dans la Fosse Bazin avec des chiens et des torches. La nuit était épaisse, le silence pesant. Puis, soudain, un hurlement retentit, un cri de loup qui fit trembler les branches. Les chiens s'élancèrent, les hommes à leur suite. Pendant des heures, la traque résonna dans les bois : aboiements, coups de fusil, cris d'hommes et fracas de branches brisées. »

Les enfants, suspendus à ses mots, n'osaient plus respirer.

— « Finalement, au petit matin, ils l'encerclèrent. Les chiens aboyaient, les fusils tonnaient et la bête, acculée, finit par tomber sous les coups. C'était un loup immense, noir comme la suie, aux crocs impressionnants. Certains, le souffle court, jurèrent qu'ils avaient enfin terrassé la Farrigaude. »

La vieille s'interrompit, laissant les flammes crépiter, puis reprit :

— « Mais à peine le monstre abattu, une dispute éclata entre les hommes : qui aurait l'honneur du trophée ? Chacun voulait la preuve de sa bravoure, chacun réclamait la gloire d'avoir défait la bête. Alors, pour mettre fin aux querelles et conjurer le sort, on décida de le pendre haut et fort, à Malabry, dans ce vallon que l'on appela bientôt la vallée des loups. »

Elle fit un signe de la main comme si elle montrait la scène :

— « On suspendit le loup aux branches, sa carcasse balançant au vent, exposée aux regards des passants. Et longtemps, on vint le montrer aux enfants en disant : voilà la Farrigaude, voyez ce qu'il en coûte aux bêtes qui rôdent la nuit. »

La voix de la vieille femme devint alors plus grave :

— « Pourtant, mes petits... certains disaient que ce n'était qu'un loup, et rien de plus. D'autres juraient que, même après sa pendaison, on pouvait encore apercevoir des yeux flamboyer dans la forêt, et que des pas lourds résonnaient la nuit dans la Fosse Bazin. »

La mère Jeanplé se pencha vers l'assemblée, ses yeux plissés brillant à la lueur du feu :

— « Alors retenez bien ma leçon : ne sortez jamais seuls le soir, surtout lorsque la lune se cache et que le vent souffle au panorama. Car nul ne sait si la bête Farrigaude a vraiment disparue... ou si elle attend encore, cachée dans l'ombre, l'imprudent qui osera s'aventurer seul dans la nuit. »





Loups-garous & Ardents

Autrefois, à Fontenay, il était une veillée que chacun attendait avec impatience : celle qui précédait le premier dimanche de l'Avent. Familles et voisins se rassemblaient autour du feu et se racontaient les vieilles histoires du pays, afin de frissonner, mais surtout de faire revivre les récits d'antan.

Ce soir-là, la nuit enveloppait le village de Fontenay d'un silence mystérieux. De toutes les histoires contées, une seule captivait toujours les enfants : celle des loups-garous et des Ardents, des êtres nocturnes qui hantaient les abords du village.

Une nuit, le feu crépitait dans la cheminée, tandis que les anciens débutaient leur récit :

— « Écoutez bien, car ce que nous racontons ce soir appartient à Fontenay, et il faut que vous le reteniez. »

Ils parlaient d'un endroit particulier, un coin à part. Ce périmètre, chacun le connaissait : les abords du cimetière, la ruelle de la Demi-Lune et l'avenue de Verdun. Aujourd'hui central, il fut longtemps jugé mystérieux, presque maudit. Car, disaient les anciens, c'est là que rôdaient les loups-garous et les Ardents.

Les loups-garous étaient, disait-on, des hommes frappés par une malédiction. À la nuit tombée, ils abandonnaient leur peau humaine pour revêtir celle du loup. Leur marche durait sept longues années : s'ils mouraient avant, leur âme revenait au diable ; mais s'ils atteignaient la huitième, ils étaient libérés. Malheur, pourtant, à celui qui leur adressait la parole : tout le temps écoulé s'effaçait, les condamnant à reprendre leur errance depuis le début.

Quant aux Ardents, ils se manifestaient sous formes de petites flammes bleutées qui flottaient au-dessus des talus, glissaient dans les fossés ou se faufilaient au détour des murs moussus. Leur lueur, à la fois douce et trompeuse, attirait les voyageurs, mais ceux qui les suivaient se perdaient aussitôt, happés par la nuit.

— « Imaginez, mes petits... Une nuit d'hiver où le vent mord les joues et où la lune se cache derrière les nuages : un homme de Fontenay, plutôt que de suivre les grands chemins, osa s'aventurer dans la ruelle de la Demi-Lune, ce passage étroit que l'on évitait toujours une fois la nuit tombée... »

À peine avait-il fait quelques pas dans le couloir sombre qu'il entendit des bruits de pas derrière lui. Ce n'était pas les pas d'un homme, mais une foulée lourde, traînante, qui résonnait sur les pierres humides. Son cœur se serra et lorsqu'il se retourna, il distingua dans l'obscurité une silhouette massive, noire comme la nuit, dont les yeux luisaient comme deux lueurs infernales.

— « Un loup-garou ! » pensa-t-il, pétrifié et le sang glacé par l'effroi.

Sa respiration rauque emplissait la ruelle, à chaque souffle le son se faisait plus proche plus lourd, plus oppressant. L'homme ne dit pas un mot. Car tous savaient qu'adresser la parole à un loup-garou le condamnait à reprendre son errance, et nul ne voulait porter un tel fardeau.

Alors, sans un cri, il s'élança, fuyant à perdre haleine. Ce soir-là, il parvint à rejoindre sa maison. Mais dès lors, plus personne n'osa emprunter la Demi-Lune après la tombée du jour.

Les années suivantes, l'histoire se répéta. Toujours en hiver, toujours dans ce même coin de Fontenay, d'autres habitants jurèrent avoir croisé la créature.

Un vieil homme revenant de l'avenue de Verdun affirma avoir vu deux yeux flamboyer au détour du chemin, puis s'éteindre soudainement, comme si la bête s'était fondue dans la nuit. Une habitante de la résidence Saint-Prix confia qu'en longeant le cimetière, elle avait entendu un souffle rauque

derrière elle, si proche qu'elle avait senti la chaleur d'une haleine. Elle n'osa jamais se retourner et s'enfuit en courant.

Bientôt, tout le village en fut convaincu et chaque témoignage ajoutait un détail : des griffes raclant la pierre, une ombre bondissant d'un talus à l'autre, ou une gueule béante s'ouvrant sans un son.

La peur s'installa. Plus personne ne s'aventurait seul après la tombée de la nuit. On fermait les volets plus tôt, on pressait le pas au crépuscule.

Un jour, qui précédait le premier dimanche de l'Avent, un petit groupe de jeunes Fontenaisiens, qui se retrouvait tous les soirs à la cavée, se lança le défi un peu fou d'affronter la peur de leurs aînés.

Ce qui n'était d'abord qu'une plaisanterie se transforma, à force de provocations, en résolution. Plutôt que d'éviter la Demi-Lune, ils jurèrent d'y entrer ensemble, torches en main, pour découvrir enfin la vérité !

À peine arrivaient-ils sur la place de Gaulle, qu'ils virent, au fond, à l'entrée de la ruelle, surgir une dizaine d'Ardents. Leurs flammes bleutées dansaient sur la mousse des murs, avant de descendre lentement jusqu'au sol, tremblantes comme d'étranges lanternes. Là où les anciens détournaient le regard, les jeunes, eux, décidèrent de les suivre.

Ils s'enfoncèrent dans la ruelle inquiétante et étroite. Les petites flammes les guidèrent jusqu'à une vieille grange abandonnée, dont la charpente tordue se découpait dans la nuit.

Et là, devant eux, au lieu d'un loup-garou, les jeunes découvrirent une bande d'hommes affairés à trier leur butin. C'étaient des voleurs qui, depuis des années, entretenaient la peur des créatures pour mieux dissimuler leurs méfaits et rassembler leurs richesses loin des regards.

Les Ardents s'éteignirent soudain, comme s'ils avaient accompli leur tâche. La vérité éclatait : les hurlements, les pas lourds, les apparitions n'avaient pas toujours été des ombres de bêtes... mais bien des hommes.

Les jeunes coururent aussitôt prévenir le village. Guidés par leurs récits, les habitants accoururent à la grange et y trouvèrent les voleurs, surpris au milieu de leur butin. La bande fut capturée et livrée aux autorités.

Dès lors, les jeunes devinrent les héros de Fontenay. On loua leur audace, leur intrépidité, et l'on répéta de veillée en veillée que, sans eux, nul n'aurait jamais osé affronter la ruelle de la Demi-Lune.

Alors les anciens concluaient d'une voix grave, en fixant les flammes de l'âtre :

— « Voyez, mes petits... ce sont de jeunes Fontenaisiens qui, en unissant leur courage, ont mis fin aux méfaits des voleurs et dissipé les ombres de la peur. Souvenez-vous-en : se cacher derrière ses frayeurs n'a jamais résolu les problèmes d'un village. C'est toujours ensemble, en osant avancer, que l'on démasque les dangers et que l'on rend Fontenay plus fort. »

Et dans le silence qui suivait, chacun hochait la tête, comme pour se rappeler que la vraie force d'un village ne résidait pas dans la peur... mais dans le courage partagé.





Trésors cachés & oubliettes

Autrefois, aux veillées d'hiver, quand les familles se réunissaient autour de la cheminée, on aimait rappeler que sous Fontenay s'étendait un autre monde : celui des caves et des souterrains de la Grande Rue, qu'on appelle aujourd'hui la rue Boucicaut, si chère au village.

Car derrière les murs, sous les pavés, il existait jadis tout un labyrinthe de galeries qui couraient jusqu'aux champs de Bagneux. On disait qu'elles servaient de refuge, mais aussi de prison : certains parlaient d'oubliettes profondes, de cachots où l'on entendait encore gémir des voix, et même de squelettes oubliés.

Et comme toujours, là où il y a des caves et des passages obscurs, les histoires de trésors ne tardèrent pas à naître...

On murmurait qu'à l'époque de la Révolution, les caves de la Grande Rue servaient d'abri aux prêtres réfractaires. Quand la Terreur grondait, ils y trouvaient refuge, dissimulés derrière des murs épais, célébrant la messe à voix basse et distribuant encore les sacrements à ceux qui osaient venir les trouver.

Ces souterrains, sombres et suintants, prenaient alors des allures de chapelle secrète. Les villageois qui s'y aventuraient juraient avoir entendu des murmures dans l'ombre, le froissement d'un habit ou le tintement discret d'un calice.

Mais la rumeur ne s'arrêtait pas là. Car toute cachette porte en elle le parfum du mystère... et parfois celui du trésor. Beaucoup affirmaient que, dans ces retraites clandestines, les prêtres avaient dissimulé de véritables

fortunes. Certains évoquaient une maison de la rue des Écoles où, bien des années plus tard, un habitant connut soudain une richesse suspecte, comme s'il avait mis la main sur un magot depuis longtemps oublié.

Et l'on murmurait encore qu'un curé, arrêté en 1794, avait confié tout son argent à un ami avant d'être conduit en prison :

— « Si je reviens, tu me le rendras. Sinon, ce sera pour toi. »

Il ne revint jamais.

Les récits ne manquaient pas pour nourrir l'imagination. On racontait qu'un notable de Fontenay, le grand-oncle de Ledru-Rollin, avait dissimulé une forte somme derrière une simple glace, dans une maison de la Grande Rue. On disait aussi que d'autres habitants, plus discrets encore, avaient enfoui leurs richesses dans les caves, entre deux murs, ou derrière une pierre scellée.

Ces histoires circulaient dans tout le village et se coloraient de détails à chaque veillée. Tantôt on décrivait un coffre scellé par des chaînes, tantôt des sacs d'or oubliés dans les souterrains. Répétées au fil des soirs, elles devenaient si vivantes que les enfants juraient entendre le cliquetis des pièces dès qu'ils passaient devant une cave sombre.

Ainsi naquit l'idée qu'il y avait, sous les pavés de Fontenay, des trésors cachés que nul n'avait encore découverts... mais que chacun rêvait de retrouver.

Un soir, des jeunes gens du village, enhardis par les récits des veillées, se risquèrent dans une cave de la Grande Rue. Armés de lanternes, ils descendirent les marches glissantes, guidés par l'espoir d'y trouver quelques coffres oubliés.

À mesure qu'ils avançaient, l'air devenait plus froid, plus lourd. Les murs suintaient d'humidité et leurs pas résonnaient comme si le sol s'ouvrait sous eux. On racontait qu'ici se trouvaient des oubliettes, et chacun, en posant le pied, craignait de disparaître dans un trou béant qui s'ouvrirait sans prévenir.

Ils passèrent sous des voûtes basses, effleurant des pierres noircies, et crurent apercevoir dans l'ombre des silhouettes immobiles : était-ce un squelette dressé contre le mur, ou les reflets vacillants de leurs flammes ?

Plus loin, un souffle mystérieux éteignit presque leurs lanternes. Le plus hardi jura avoir entendu un murmure, comme une voix priant encore à voix basse ou appelant au secours depuis une paroi scellée.

Chaque pas redoublait leur frisson et l'illusion du trésor les tenait autant que la peur de se perdre dans ce labyrinthe sans fin.

Tout au bout du couloir, les jeunes explorateurs trouvèrent une pierre disjointe. Le cœur battant, ils s'acharnèrent à la dégager. Derrière se révéla une niche sombre, assez vaste pour contenir un coffre.

Ils y passèrent la main et sentirent le froid du fer : une serrure rouillée, lourde, qui céda dans un grincement. Le bois vermoulu craqua, et tous se penchèrent, retenant leur souffle.

Mais au lieu des pièces d'or tant espérées, un souffle glacé s'échappa, éteignant leurs lanternes. Dans l'obscurité totale, l'un d'eux glissa, et son pied heurta un vide : une fosse profonde, béante, qu'on devina être une oubliette. Le silence fut rompu par le fracas d'une pierre qui s'effondrait dans les profondeurs, suivi d'un écho interminable.

Un instant, ils crurent que la fosse voulait les engloutir. Leurs cris résonnèrent dans les galeries et, cette nuit-là, plusieurs habitants de la Grande Rue jurèrent avoir entendu monter du sol les appels d'âmes prisonnières.

Alors, dans la panique, un éclat bleuté jaillit : une flamme vacillante, semblable à un Ardent, qui flottait au-dessus du gouffre, leur indiquant la sortie. Était-ce une illusion, un esprit protecteur, ou le dernier piège des oubliettes ? Nul ne sut jamais.

Éperdus, les jeunes regagnèrent enfin l'air libre, haletants et couverts de poussière. Leur aventure fit grand bruit dans le village : on raconta qu'ils

avaient trouvé la cache d'un coffre, qu'ils avaient frôlé une oubliette et qu'une flamme étrange les avait sauvés au moment où tout semblait perdu.

Mais aucun trésor ne fut rapporté. Les caves furent murées, les galeries condamnées, et l'on interdit bientôt aux enfants de s'y aventurer. Pourtant, les histoires continuèrent à circuler. Certains juraient qu'il y avait encore de l'or derrière les murs, d'autres que le coffre maudit s'était enfoncé dans la terre, aspiré par les oubliettes.

Ainsi, les souterrains de la Grande Rue devinrent un lieu de mémoire et de frisson, où l'or promis se transforma pour toujours en ombre et en légende.

Alors les anciens concluaient ainsi, soutenant le regard des enfants :

— « Voyez, mes petits... à courir après l'or, on risque parfois de ne trouver que des oubliettes. La cupidité n'apporte que frayeurs, mais la mémoire de nos histoires, elle, ne disparaît jamais. Les vrais trésors de Fontenay ne sont pas dans les coffres enfouis, mais dans les récits que l'on se transmet de génération en génération. »

Et dans le silence qui suivait, on croyait parfois entendre, au fond de la Grande Rue qu'on appelle aujourd'hui la rue Boucicaut, un souffle froid ou une flamme vacillante rappeler aux passants que les légendes, elles, ne meurent jamais.





Les murmures de l'eau

C'était lors des longues veillées d'hiver, quand le vent gémissait dans les cheminées et que les jeunes, assis bien serrés près du feu, guettaient les paroles de leurs aînés. Les flammes jetaient sur les murs des ombres mouvantes, comme des silhouettes prêtes à prendre vie et, dans ce décor, les récits coulaient de bouche en bouche, aussi naturellement que l'eau descend des coteaux du village.

À Fontenay, disaient-ils, tout commence par l'eau.

Sources claires jaillissant des souterrains, fontaines aux margelles usées par des générations de mains, bassins où l'on venait s'abreuver et converser... L'eau était partout, familière et indispensable, et pour autant, elle portait aussi un secret.

Car si les Fontenaisiens lui vouaient tant de respect, c'est qu'ils savaient qu'elle n'était pas qu'un bienfait de la nature : l'eau de Fontenay recelait une part de magie. On racontait que les fées elles-mêmes y avaient élu demeure, qu'elles y dansaient à la clarté de la lune et murmuraient à l'oreille des rêveurs. Ainsi, chaque fontaine, chaque filet d'eau, chaque étang devenait un lieu de mystère où l'on pouvait, si l'on avait l'audace d'écouter, entrevoir un fragment d'invisible et de magie.

Les anciens ouvraient leur récit par la Fontaine des vœux, aux confins de Fontenay et de Bagneux.

On racontait que les jeunes filles du village s'y rendaient en secret, à la tombée du jour. Elles portaient dans leur cœur un espoir ou une inquiétude et, les mains tremblantes, elles s'agenouillaient au bord de l'eau claire. Elles fermaient les yeux, formulaient un vœu à voix basse, puis plongeaient leur regard dans le miroir de la source.

Si l'onde demeurait immobile, elles s'en retournaient, le vœu gardé par l'eau. Mais si la lune venait à se refléter, certaines juraient avoir vu surgir dans le miroitement un visage : celui d'un époux à venir, d'un amour encore inconnu. Alors leurs joues s'empourpraient et leurs cœurs battaient plus vite, car l'eau semblait avoir parlé.

La légende disait que cette fontaine liait les destins. Ses eaux, discrètes et silencieuses, recueillaient les secrets des jeunes gens, gardant à jamais les confidences de ceux qui, dans l'ombre des nuits, osaient s'y pencher.

Après la fontaine discrète où l'on venait murmurer ses vœux, les anciens racontait le récit d'un autre lieu, plus sombre : l'Étang des Moines.

Vestige du monastère des Feuillants, il avait jadis servi aux religieux qui y puisaient l'eau et y trouvaient retraite. Mais, une fois les moines disparus, l'étang resta seul avec ses ombres.

On murmurait que certaines nuits, une femme glissait sur ses eaux, un cierge à la main. Sa flamme vacillait sans jamais s'éteindre, éclairant un visage indiscernable. Était-ce une sainte, l'âme d'une noyée, ou une fée surgie des profondeurs ? Nul ne put jamais le dire, mais tous reconnaissaient que l'étang gardait la mémoire des hommes et plus de secrets qu'il n'en révélait.

Mais le plus fascinant des récits portait sur le buisson de Verrières, où, disait-on, les fées avaient élu demeure.

Ces fées étaient aussi belles qu'insaisissables. Dans la clarté des nuits d'été, on les voyait parfois se baigner dans les sources claires, leurs cheveux d'argent ruisselant comme des filets de lumière. Elles se coiffaient au bord de l'eau et leur chant cristallin montait dans la brume, attirant quiconque osait tendre l'oreille.

Capricieuses, elles offraient parfois des présents : un bouquet d'herbes guérisseuses laissé sur une pierre, un poisson d'argent oublié dans un filet, un outil usé rendu poli comme neuf. Mais il leur arrivait aussi de se jouer des hommes. On disait qu'elles entraînaient les imprudents dans

une ronde étourdissante, si bien qu'au matin on retrouvait ces malheureux endormis dans les fourrés, les vêtements trempés de rosée, sans qu'ils sachent eux-mêmes expliquer où ils avaient erré.

Un soir, un jeune Fontenaisien, trop curieux et bravache, décida de vérifier par lui-même ce que valaient les récits des anciens.

Il se rendit à l'étang, lorsque la brume s'élevait déjà au-dessus de l'eau. Le silence des bois l'enveloppait, seulement troublé par le clapotis discret de la rive. C'est alors qu'il entendit un chant, doux et envoûtant, qui semblait monter des profondeurs elles-mêmes.

Dans la brume apparurent des silhouettes gracieuses, drapées de voiles ruisselants. C'étaient les fées de Verrières. Elles glissaient au-dessus de l'eau, leurs yeux brillants comme des étoiles, leurs cheveux argentés se mêlant aux reflets de la lune. L'une d'elles leva la main et lui fit signe d'approcher.

Fasciné, il s'avança, oubliant les avertissements. Ses pas s'enfonçaient dans la vase, mais il n'en avait cure. Plus il avançait, plus l'eau semblait l'accueillir. Un instant, il crut danser avec elles, enlacé par leurs rires cristallins. Mais soudain, les flots se refermèrent dans un grand silence.

Au matin, sur la berge, on retrouva son chapeau trempé, quelques brins d'herbe couchés... et la certitude qu'il avait rejoint, pour toujours, le cortège invisible des fées de l'eau.

La nouvelle se répand dans le village. On parle du jeune Fontenaisien qui n'est jamais rentré, de son chapeau retrouvé au bord de l'étang et de l'herbe couchée comme après une danse nocturne. Chacun comprend ce que cela signifie : les fées l'ont emporté.

Depuis ce jour, on regarde ces lieux avec autant de crainte que de respect. Les anciens recommandent de ne jamais troubler ces eaux, de ne pas s'attarder la nuit au bord des sources.

Mais tout le monde le sait à Fontenay : les jeunes se passent en secret le nom de ces endroits interdits. Chacun veut voir de ses propres yeux l'eau

mystérieuse, entendre les chants des fées ou tenter un vœu à la fontaine. Car à Fontenay, on le sait, l'eau n'est pas seulement une ressource : elle est une mémoire, un passage, un voile entre les vivants et l'invisible.

Alors les anciens terminent leur récit d'un ton empreint d'une certaine malice :

— « À Fontenay, l'eau est partout : dans les sources, les fontaines, les étangs. Elle nourrit, elle rafraîchit, mais elle cache aussi ses secrets. Méfiez-vous des promesses trop belles et des voix qui vous appellent dans la nuit, car elles pourraient bien vous entraîner trop loin... »

Puis, après un silence, certains laissent échapper un sourire :

— « Mais après tout... qui pourrait vous reprocher d'aller jeter un œil à la Fontaine des vœux, ou de longer la berge de l'étang ? Je vois déjà dans vos yeux l'irrésistible envie de rencontrer les fées... Alors si vous passez près de là, gardez vos sens en éveil. Peut-être entendrez-vous bientôt le chant des fées. »

Et à ce moment-là, les jeunes se serrent un peu plus près du feu... envieux... car chacun rêve, un jour, de surprendre le murmure de l'eau.





Les plaintes de Fontenay

Aux veillées d'hiver, les anciens aimaient conter les récits des plaintes qui se chantaient autrefois à Fontenay. Ils disaient que ces chants étaient à l'image du monde : parfois sombres comme les malheurs des hommes, parfois éclatants comme les joies de la vie.

Ainsi l'on se souvenait d'Hugues de Crécy, surnommé Hugues le cadavre. Seigneur de Châteaufort et de Fontenay, il avait laissé derrière lui la réputation d'un homme perfide, capable d'attirer son propre cousin dans un piège, de le faire enfermer deux ans durant, avant de le réduire au silence et de le jeter dans les fossés.

Et pourtant, à l'autre bout de ces récits, au milieu de ces plaintes, on y chantait aussi la beauté... et de ces plaintes s'est renforcé la légende des roses de Fontenay, blanches et délicates, qui faisaient déjà la renommée du village.

Parmi ces plaintes, l'une était plus poignante que toutes les autres. Elle racontait le destin de Marie de France, fille du roi Louis VII et d'Aliénor d'Aquitaine.

La jeune princesse, belle et fière, avait donné son cœur à un chevalier sans fortune du nom de Lautrec. Il n'avait ni terres, ni titres, mais il avait pour lui la bravoure et la fidélité. Leur amour, simple et sincère, ne tarda pas à circuler parmi les courtisans, attisant la colère du roi.

Car pour Louis VII, un tel attachement n'était pas digne de sa fille. Alors, d'un ordre sec, il fit enfermer Marie dans une haute tour, jurant qu'elle n'en sortirait que lorsqu'elle renoncerait à cet amour jugé indigne.

Sept années passèrent. Derrière ses murs sombres, Marie ne céda jamais. Sa voix montait de la tour comme une plainte, répétant qu'elle préférait la captivité à l'oubli de son chevalier. Et ses mots, transmis de village en village, devinrent un chant dans tout le Hurepoix, de Montlhéry à Verrières, jusqu'à Fontenay.

Les années s'écoulaient, mais rien ne brisait la résolution de Marie. Chaque fois que son père venait lui rendre visite, il lui lançait les mêmes mots :

— « Ma fille, il vous faut renoncer à cet amour, ou vous resterez dans la tour. »

Et chaque fois, la même réponse s'élevait, obstinée :

— « Je préfère demeurer dans la tour, mon père, que de trahir mon cœur. »

La prison dévorait peu à peu sa jeunesse. Ses pieds se meurtrissaient dans la pierre froide, ses joues se creusaient, son corps s'affaiblissait. Mais son cœur, lui, demeurait ferme.

Le peuple, qui entendait parler de sa constance, chantait son courage. Dans les villages, on murmurait son nom comme un exemple de fidélité. Mais au fond de la tour, Marie se consumait, préférant l'ombre et la souffrance à la trahison de son serment.

Au bout des sept longues années, la force abandonna Marie. Sa voix, jadis ferme, s'éteignit en un souffle, et la princesse mourut dans sa prison, fidèle à son serment jusqu'au dernier instant.

Son corps fut soigneusement préparé pour l'ensevelissement et la procession avançait avec lenteur vers l'église, les cloches accompagnant chaque pas. Les villageois suivaient en silence, certains pleurant la jeune fille qu'ils n'avaient connu que par ses plaintes.

C'est alors qu'un cavalier apparut au détour d'un chemin. Poussiéreux, marqué par les campagnes lointaines, il revenait de croisade. C'était Lautrec.

Lorsqu'il vit la bière, il comprit aussitôt. Le désespoir le saisit et il s'élança

vers la dépouille de sa bien-aimée. Tombant à genoux, il prit les mains glacées de Marie et appela de toute son âme. Ses prières montèrent avec une telle force que, dit-on, le ciel lui-même s'émut.

Alors, miracle : les yeux de la jeune fille s'ouvrirent, sa poitrine se souleva, et son souffle revint. Devant la foule médusée, Marie se redressa, pâle mais vivante. On cria au prodige, et l'on dit que l'amour de Lautrec avait triomphé de la mort.

Mais cette joie fut de courte durée. Car au lieu d'embrasser son sauveur, Marie détourna son regard. Sa beauté retrouvée s'assombrit d'une cruauté soudaine, héritée peut-être de son père ou de son âme qui, elle, ne semblait pas avoir retrouvé la vie. Et dans un geste aussi brutal qu'incompréhensible, elle fit précipiter Lautrec dans l'étang où il aimait pêcher chaque jour.

Le cri de Lautrec résonna un instant dans l'air glacé, puis les flots se refermèrent sur lui. L'étang, noir et immobile, avala son corps sans un remous, comme si l'eau elle-même s'était faite complice du destin.

Les témoins restèrent figés. Certains jurèrent avoir vu l'ombre d'un bras se tendre sous la surface, d'autres affirmèrent que l'eau s'était troublée d'un rouge sombre avant de redevenir claire. Mais nul ne put secourir le chevalier.

De ce drame naquirent des plaintes qui circulèrent de Montlhéry à Verrières, de Palaiseau à Fontenay. Elles rappelaient la cruauté de l'homme et la fragilité de l'amour, toujours menacé par la jalousie, l'orgueil ou la trahison, comme lorsque fut chantée aussi l'histoire d'une jeune fille enlevée par trois capitaines qui, pour sauver son honneur, feignit la mort. Effrayés, ses ravisseurs la ramenèrent à son village et l'enterrèrent sous un rosier blanc. Trois jours plus tard, elle se releva, intacte, et sa vie, telle une fleur, renaquit.

Ainsi, dans la mémoire des villageois, l'étang devint le miroir sombre des passions destructrices, tandis que le rosier blanc de Fontenay incarna la renaissance de l'amour, la fidélité et l'espérance.

C'est ce rosier, fragile et tenace, qui représenta peu à peu l'âme du village : un romantisme où la douleur et la beauté s'entrelacent, comme les épines et les pétales d'une même fleur.

Et les anciens concluaient ainsi, la voix adoucie par la chaleur des flammes : «Les roses de Fontenay ne sont pas de simples fleurs éclatantes. Elles portent en elles la mémoire des chants et des drames, des fidélités à toute épreuve et des amours brisés. Elles sont l'écho d'un romantisme qui traverse le temps, sombre parfois comme l'eau des étangs, lumineux parfois comme l'aube sur une roseraie. Elles sont, disaient-ils, l'âme même de Fontenay : une beauté fragile mais tenace, où se mêlent douleur et espérance, comme les épines et les pétales d'une même branche.»

Et lorsque l'on contemple encore aujourd'hui un rosier blanc dans un jardin de Fontenay, on croit entendre, dans le souffle du vent, le murmure des anciennes plaintes : des histoires d'amour et de trahison, de larmes et de renaissance, que la ville a choisi de garder vivantes dans le parfum de ses roses.



Postface

Antoine Guillois : un auteur qui garde son mystère

Il existe peu d'informations sur l'homme sans lequel les contes et les légendes de Fontenay-aux-Roses et de ses environs auraient disparu. Né à Limoges en 1855, Antoine Guillois (1855-1913) était chef de bureau au ministère des Travaux publics. Fontenaisien de 1904 à 1908, il prit le temps durant cette courte période de rédiger un livre très complet sur l'histoire de Fontenay-aux-Roses. Le premier entièrement consacré au sujet.

Il n'en était pas à son coup d'essai. Sa bibliographie comportait déjà des ouvrages sur Napoléon (d'après sa correspondance), Madame Helvétius, André Chénier, la marquise de Condorcet... Durant son existence, il a aussi donné des articles à plusieurs sociétés historiques : bulletin du bibliophile et du bibliothécaire, société archéologique de Rambouillet, société historique d'Auteuil...

Antoine Guillois, dont nous ne connaissons aucun portrait, était impliqué dans la vie de la commune. Il connaissait le maire Léon Desforges qui a dû lui ouvrir plusieurs portes pour faciliter ses recherches. Il était membre de la commission chargée de réorganiser la bibliothèque. En juillet 1905, il a aussi été chargé de prononcer le discours de la remise des prix scolaires : « Apprenez à connaître votre Fontenay ; c'est chose facile et que vous pourrez pratiquer dès ce soir. Regardez autour de vous ; mais que ce soit avec attention et en réfléchissant à tout ce que vous voyez ». L'année suivante, il pétitionna pour qu'une rue fontenaisienne soit dédiée à André Chénier. Il aura gain de cause...52 ans plus tard.

Qui d'autre que cet homme curieux, cultivé et attaché au passé pouvait recueillir ces contes et légendes ?

Une collecte dans un tournant historique

Entre 1904 et 1907, Antoine Guillois œuvra dans une France divisée par deux événements majeurs : la loi de séparation des églises et de l'Etat (1905) et la fin de l'affaire Dreyfus (1906). Mais ce sont aussi des bouleversements de longue durée qui touchèrent durablement la vie locale : ceux engendrés par l'accélération des transports.

L'arrivée de la ligne de Sceaux (1893) puis de deux lignes de tramway ont intensifié les échanges avec la capitale et avec les autres régions françaises. En quinze ans, le nombre de Fontenaisiens était passé de 2 652 habitants (1891) à 4 082 (1906). Et Antoine Guillois faisait partie de ce mouvement.

Le gros bourg rural devenait une véritable ville avec de multiples aspects de la modernité. Parmi ceux-ci, les premières automobiles qui permettaient à leurs rares possesseurs de s'affranchir des distances et surtout de la géographie accidentée de Fontenay-aux-Roses.

En 1907, Antoine Guillois avait bien saisi les bouleversements en cours. Ils justifiaient son attachement pour les contes locaux : « [...] cette récolte devait être faite, encore qu'elle soit bien tardive. Les générations nouvelles qui se désintéressent du passé, la mobilité d'une population qui commence à se déraciner, la disparition des vieillards du pays rendront de plus en plus difficile la conservation des souvenirs de cette nature ».

Veillées et omniprésence des éléments naturels

Dans une localité qui oscillait entre la tranquillité campagnarde et la frénésie urbaine, ces contes se plaçaient hors du temps mais aussi en marge du territoire. Son centre était parfois déplacé à la périphérie, notamment vers la Fosse Bazin, cet espace boisé difficile d'accès à l'ouest de la ville, encore imperméable aux évolutions.

L'action s'y déroulait souvent dans des conditions extrêmes : la nuit véritable d'avant l'électricité, le silence profond, la pleine lune, l'hiver rigoureux. Autant de caractéristiques dont la combinaison générait de la tension et développait l'imaginaire parfois au-delà du rationnel.

Si ces contes mettaient aussi en scène des figures connues à l'image du loup-garou ou de l'animal doué de parole, ils s'appuyaient également sur les particularismes locaux revisités comme l'omniprésence de l'eau ou l'existence supposée de nombreux souterrains issus des carrières.

Ces récits étaient contés et magnifiés lors de veillées organisées durant des périodes d'hiver moins propices aux cultures. Entre la Toussaint (novembre) et Pâques (avril), les familles de cultivateurs se réunissaient dans les étables. Profitant de la chaleur des animaux, la veillée et le conte duraient le temps que brûlait la chandelle. Ces réunions pouvaient aussi avoir lieu autour de grandes tablees dédiées à la confection de bouquets de violettes fraîchement cueillies et en instance de départ pour les Halles.



Dans l'ombre de la fosse Bazin, au détour de la ruelle de la Demi-Lune ou dans les sous-sols de la rue Boucicaut, sommeillent des histoires anciennes...

Des récits transmis autrefois lors des veillées d'hiver, murmurés au coin du feu, oubliés puis retrouvés, reprennent vie à travers ce recueil illustré, où la Ville vous invite à redécouvrir sept contes et légendes issus du patrimoine oral local.

Réécrits pour être accessibles à tous, sublimés par les illustrations singulières d'Adrien Bonnafous, ces récits font dialoguer humour, frisson, poésie et mystère.

Ils racontent une ville où chaque chemin mène vers une histoire, où chaque source cache un secret, et où des créatures étonnantes attendent qu'on les découvre.

Un livre pour les familles, pour les curieux et pour tous ceux qui aiment se laisser emporter par le charme des histoires.

Les contes reviennent à Fontenay-aux-Roses. Ouvrez ce livre... et prenez part à la légende !

